# LUNA

Un film d’Elsa Diringer



**Interprètes fascinants et mise en scène subtile, LUNA raconte l’histoire d’un amour fondé sur le mensonge**

Elle ne voulait pas le faire. Pas vraiment. Mais tout le groupe était là, ivre d’alcool et d’excitation, y compris Ruben, le petit macho qu’elle avait dans la peau, et à qui elle voulait plaire à toute force. Alors oui, Luna avait tiré le pantalon du petit gars qui s’était permis d’entrer dans un hangar désaffecté – leur territoire – et, sous les encouragements et les rires, Ruben l’avait violé avec une bouteille de bière, avant que le gamin ne parvienne à s’enfuir, sous les quolibets…

Quelques semaines plus tard, Luna revoit le même petit gars, Alex, dans l’exploitation maraîchère où elle travaille. Est-ce parce qu’elle a changé de coiffure – de blonde, elle est devenue rousse – qu’il ne la reconnaît pas ? À moins qu’il ne fasse semblant. Pour ne pas affronter une situation difficile, elle cherche d’abord à le faire renvoyer. Mais, peu à peu, elle finit par tomber sous le charme de ce jeune homme délicat, attentionné, qu’elle surprend, un jour, jouant de la trompette dans une chorale de Montpellier…

C’est donc l’apprentissage, l’apprivoisement d’une adolescence que saisit la jeune réalisatrice dans son premier film : l’apparition de la douceur dans la vie jusqu’alors vaine et vide d’une gamine, à qui Laetitia Clément prête sa sensualité, sa brutalité et, par moments, des airs d’Emmanuelle Béart. Tout, en elle, sonne juste : son indifférence initiale devant ce qui lui arrive (l’avortement qu’elle subit semble aussi peu l’impressionner que le viol dont elle s’est fait la complice), mais aussi la lente prise de conscience de ce qu’elle a commis. Un sentiment inconnu – le remords – l’envahit, que rend encore plus vif la bonté presque irréelle d’Alex (Rod Paradot, le héros de *La Tête haute*, à nouveau excellent).

Peut-être Elsa Diringer s’attarde-t-elle un rien trop, comme pour excuser la rudesse de la première partie de son film, sur ses deux héros, en pleine idylle amoureuse, dans de beaux paysages limpides. Mais elle prend soin, à chaque instant, de suggérer la fragilité de cet amour fondé sur le mensonge. Il y a visiblement chez elle le désir de ne pas sombrer dans la noirceur ou le cynisme. Et de discerner, au contraire, chez les ados comme chez les rares adultes qu’elle montre, **la possibilité d’un renouveau, l’espoir d’une nouvelle chance**.

Pierre Murat